

## Pour un athéisme radical

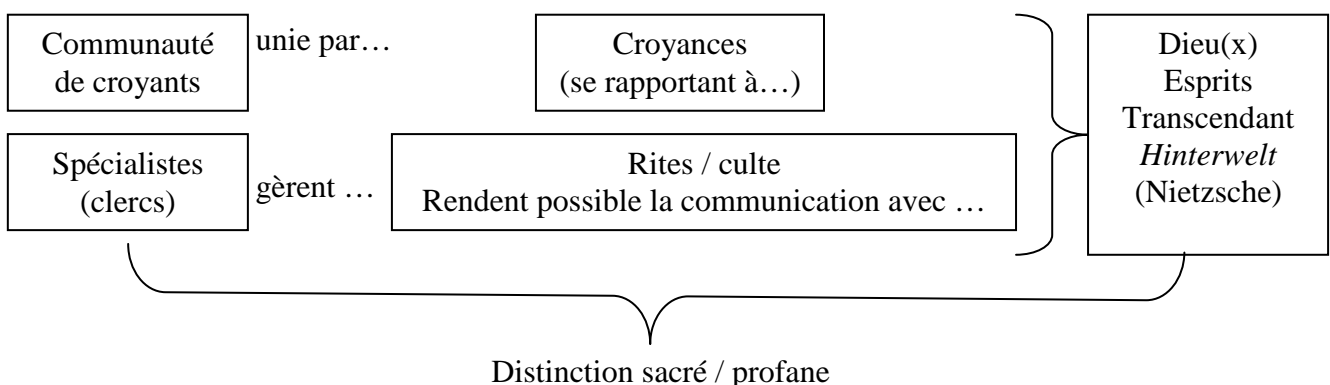
Disons le d'entrée de jeu : les récits religieux m'ont toujours paru aberrants, et l'idée même d'un Dieu totalement inacceptable – je dirais aujourd'hui que ça relève, au choix, de la servitude volontaire (La Boétie), ou de l'humilité érigée en vertu par le ver de terre qui se rend compte qu'il va se faire écraser (Nietzsche). Cependant, dans mon parcours intellectuel, j'ai été amené à remarquer que l'athéisme pouvait relever des mêmes mécanismes que la religion, et que malgré toutes les contradictions historiques et scientifiques sur lesquelles on serait en droit d'exiger séance tenante, de la part des croyants, des explications qui ne viennent pas, ces mêmes religions perdurent au point de sembler indestructibles : ces deux constats m'ont conduit à m'intéresser à la religion d'une part, à la nature humaine de l'autre. Voici venu le temps d'une première synthèse.

### Les mots et leurs sens : religion, sacré, Dieu

La première difficulté est d'ordre sémantique : déblayons le terrain. Comment définir une religion ? Peut-être par ses fonctions ?

- ✓ Explicative : elle remplace un savoir défaillant (idée de « mentalité primitive » chez Lévy-Bruhl)
- ✓ Sécurisante : elle réduit les tensions psychologiques (les questions kantienne : qu'est-ce que je veux savoir ? qu'est-ce que je peux espérer ? comment se comporter ? qu'est-ce que l'Homme ?)
- ✓ Organisatrice : elle donne une ligne de conduite (moyen de pression, normes morales à légitimation cognitive)
- ✓ Intégrative : elle stabilise une société, ou des groupes dans une société en compensant les frustrations (mort, souffrance, misère)

Cette approche a son intérêt (elle permet de bien appréhender le processus de sécularisation), mais n'est pas, en dernière analyse, satisfaisante : il n'y a rien de propre à la religion dans ces fonctions. Peut-on alors la définir par ses contenus et sa forme ?



C'est ce que R. Otto (*Le sacré*) a voulu établir, en définissant la religion par une expérience du sacré, du numineux (*numen* = Dieu), et c'est dans cette filiation que s'inscrit M. Eliade (*Le sacré et le profane*) : le sacré est « *ganz andere* » (tout autre) et les religions s'analysent par la hiérophanie (manifestations du sacré). Cette approche est déjà bien plus riche, entrant dans l'homme religieux, plus « ouvert sur le monde » qu'enseveli dans la nature

(Hegel), il se « cosmise » et avance vers le nirvana par des expériences infinies, et au moyen de rites d'initiation. Risquons ici une définition, celle de Geertz : « Une religion est un système de symboles qui agit de manière à susciter chez les hommes des motivations et des dispositions puissantes, profondes et durables en formulant des conceptions d'ordre général sur l'existence et en donnant à ces conceptions une telle apparence de réalité que ces motivations et dispositions semblent ne s'appuyer que sur du réel. »

Pourtant, cette vue est contestable, et en tout cas déjà contestée par E. Durkheim (*Les règles élémentaires de la vie religieuse*). Lui a étudié les religions primitives, il pense alors que les religions répondent à des besoins différents, que les sentiments dont parlent Otto sont produits par le système religieux (trompe-l'œil), n'en sont pas la cause. Pour lui, les croyances déterminent les pratiques qui déterminent les phénomènes religieux : c'est donc la distinction profane / sacré qui est première pour lui. Le sacré relève de l'interdit, de l'isolé, il ne peut se rapprocher du profane. L'Homme ne sait comment se comporter face au sacré que par des rites. Ici la religion se différencie de la magie en ceci qu'elle n'est pas dans le secret, mais au contraire suppose une communauté, une Eglise (secte). Durkheim pointe donc trois aspects originaux :

- ✓ les religions ne sont pas réduites à un système de croyances, il faut y associer les rites
- ✓ le noyau dur n'est pas la croyance en un Dieu mais la distinction sacré / profane
- ✓ le caractère social est essentiel dans les religions

Les religions sont un reflet de la société et de ses idéaux. La religion est l'apothéose de la société à travers la sacralisation de ses valeurs, sentiments, vision du monde etc. Durkheim explique qu'une société ne peut naître et se perpétuer sans produire des idéaux d'elle-même. Ces idéaux deviennent une affaire collective. La prise de conscience se fait par des moments de rassemblements en affirmant son identité. On ne fait pas en groupe ce qu'on fait seul : il y a une effervescence, une force de cohésion collective. Cette force est extérieure, terrible, unificatrice. Cette force est identifiée comme sacrée. La religion est la projection des forces identitaires de la société dans le domaine du sacré. Les rites sont là pour faire renaître régulièrement cette identité.

Définir la religion n'est donc pas une mince affaire. Admettons ce résumé, ces 3 critères :

- ✓ un **récit collectif** est transmis par une **tradition**
- ✓ une série de **pratiques** et de **rituels** *actualisent* ce récit
- ✓ une **institution** organise et légitime le récit et les rites

Et Dieu ? Il ne peut entrer dans une définition de la religion puisque certaines n'en ont pas. Il peut donc très bien y avoir des religions athées tout comme il peut y avoir des déistes non religieux. D'ailleurs, l'idée même de Dieu n'est pas univoque, ce dont on se convaincra en étudiant les conceptions des différentes religions, mais également de penseurs. « Etre suprême » (Rousseau), « Grand Horloger » (Voltaire), « *Deus sive natura* » (Spinoza), « Vérité » (Gandhi), etc. : tout cela ne signifie pas la même chose, loin s'en faut.

## Démontrer l'existence de Dieu ?

Voilà qui a été la grande affaire. La phrase est au passé car, manifestement, nombreux sont ceux qui ne savent pas encore que *Dieu est mort*. Le combat est terminé, la question n'a plus la moindre pertinence. La découverte de l'héliocentrisme a laminé cette conception, enterrée déjà par Spinoza (*Ethique*) qui expliquait que l'Homme se croyait libre (le libre-arbitre accordé par Dieu) parce qu'il imaginait une finalité (et être cette finalité) et qu'il

ignorait les causes qui le déterminent. *Deus sive natura* : c'en est fini de la transcendance, Dieu est immanent, Dieu *est* la nature, la substance est *causa sui* (cause d'elle-même). C'est alors que peut naître une éthique du bonheur et de la liberté. Peut-on encore être cartésien après Spinoza ? De fait, on le sera, et Nietzsche sera obligé de s'attaquer à ceux qui ne savent pas que Dieu est mort. Aujourd'hui encore, la question n'est pas réglée. C'est qu'avec Dieu, l'Homme est mort, lui aussi, et « volonté de puissance » d'un côté, nihilisme de l'autre font office de repoussoirs, d'obstacle toujours pas franchi qui laisse le champ libre aux anciennes théologies et théodicées.

La philosophie ne peut prouver l'inexistence de Dieu, la science non plus, malgré tous les espoirs qui furent placés en elle. Est-ce un atout pour les croyants ? En aucun cas puisque cela ne révèle qu'une chose : l'irréfutabilité de l'existence de Dieu. « Irréfutable » au sens de K. Popper : il faut entendre par là quelque chose qui ne peut être réfuté puisque l'énoncé n'est en aucune façon rationnel ou scientifique. Alors, match nul et triomphe de l'agnosticisme ? Ce serait se tromper d'époque. Aujourd'hui, Dieu est une hypothèse parfaitement inutile. Certains estiment même que c'est le christianisme qui a conduit à ce *désenchantement du monde* (M. Gauchet) en étant « la religion de la sortie de la religion » du fait de la distance de Dieu, trop grand pour être vu et connu, ce qui suppose que la fidélité à ce Dieu consiste, pour l'humanité vouée à elle-même dans l'ici-bas, de s'occuper des affaires de la cité terrestre. En cette fin de *modernité*, croire en Dieu relève donc quasiment de l'anachronisme... « quasiment » sert ici à signifier que le contenu de la croyance a radicalement évolué pour ne plus avoir grand chose de commun avec ce qu'il pouvait être. Reste le pari pascalien.

Et puis, il reste la question de l'origine du monde et de la téléonomie. La science, effectivement, se confronte à deux frontières (J. Monod, *Le hasard et la nécessité*) que l'on imagine infranchissables : celle de l'origine des premiers systèmes vivants (en fait de l'origine, tout court), et celle du fonctionnement du système le plus téléonomique qui soit (le système nerveux central de l'Homme). Comment expliquer qu'un œil, en tant qu'organe naturel, réponde au projet de capter l'image ? D'après Monod, la téléonomie macroscopique découle d'invariances microscopiques (traduction de l'ADN) irréversibles : hasard et nécessité assurent la diversité des êtres vivants en même temps que la stabilité des formes de la biosphère. C'est entrer dans les médiations causées/causantes (Pascal) remises au goût du jour par le développement simultané de la théorie de l'information, de la théorie des systèmes et de la cybernétique. Les boucles récursives, qu'est-ce donc sinon la substance *causa sui* de Spinoza ? C'est retrouver également le magma de Castoriadis, l'étayage de Freud, l'auto-poïèse de Varela, l'auto-eco-organisation de Morin, etc. En résumé : l'apport rationnel (philosophie + science) n'est pas de réfuter Dieu (absurde) mais de prouver l'inutilité de cette hypothèse. D'ailleurs, Bakounine avait eu cette formule : « Si Dieu est, alors l'Homme est esclave. Or, l'Homme peut et doit être libre, donc Dieu n'existe pas. » qui exprime bien cette idée.

## **La religion entre reculs et réaffirmations**

Cependant, selon cette lecture, les religions devraient être en perte de vitesse. Peut-on considérer le religieux comme un passé ? Trois processus ont en effet réduit sa place. C'est d'abord la déchristianisation depuis la politique de Terreur de Robespierre, qui connaît une efficacité toute relative. Ce terme est donc employé, depuis son invention par les catholiques au XIXe, pour montrer (déplorer) un recul du christianisme, réel mais ambigu. Plus profonds sont les processus souvent confondus de sécularisation et de laïcisation. La sécularisation, c'est le phénomène social par lequel un certain nombre de pratiques collectives échappent à la religion (famille, morale, médecine...). La laïcisation, c'est le retrait du religieux en dehors du

politique, des institutions publiques. Ces deux processus cohabitent et s'alimentent réciproquement, mais n'annoncent pas pour autant la fin des religions. Il est vrai que les trois grands monothéismes connaissent une crise institutionnelle, mais l'expérience religieuse prolifère, multipliant les occasions de rappeler cette tarte à la crème qu'est la phrase qu'aurait prononcé Malraux. H. Pena-Ruiz (*Dieu et Marianne*) oppose un combat laïque rendu nécessaire par les anti-laïques, veut remplacer croyance et contrainte par raison et liberté, dans un chemin émancipateur par anti-cléricalisme (certes pas anti-religiosité). Suivons plutôt, peut-être, J. Baubérot (*Laïcité 1905-2005 : entre passion et raison*) et son analyse d'un troisième seuil de laïcisation dans lequel l'individu laïcise les laïcisateurs (médecine, école) : le religieux lui-même s'individualise et se désinstitutionnalise, mais ne régresse pas pour autant.

## **L'humain, un animal symbolique**

Alors pourquoi ces persistances ? D'abord parce que l'humain est un animal symbolique : symbolique ne se confond pas avec religieux puisque si le religieux est symbolique, il y a du symbolique qui n'est pas religieux. Les Lumières ont très certainement sous-estimé cet aspect en pensant qu'il suffirait de se débarrasser des « superstitions » pour voir triompher la Raison (ce que Rousseau avait pressenti). Comme l'explique R. Debray, « être membre de » c'est « adhérer à » : une transcendance est toujours présente et même Jaurès et Sartre voyaient l'apport de la religion. Alors « la religion est certes le « soupir que pousse la créature en angoisse » (Marx) et la « névrose obsessionnelle de l'humanité » (Freud) mais elle joue le rôle vital de réfutation des vérités désespérantes de la mort » (Edgar Morin, *L'Homme et la mort*). D'ailleurs, B. Cyrulnik y voit un anxiolytique, Borg met en évidence la production de sérotonine comme explication du religieux (« *Human kind cannot bear very much reality* » T.-S. Eliot). Certes, c'est une caractéristique de la modernité, le sacré est identifié comme l'obstacle à abattre, comme « humain, trop humain » dirait Nietzsche, la société d'abord organisée par le sacré, s'est complexifiée, individualisée, le sacré s'est intériorisé et donc relativisé (émancipation, autonomie, progrès scientifique). Il a tendance à disparaître, croit-on alors, mais finalement pour mieux resurgir, envahissant l'éthique (Caillois, *L'Homme et le sacré*), il suffit de consacrer (justement) sa vie à une chose pour la rendre sacrée.

Certes, le monde est largement désenchanté (Max Weber), certes le sacré est abattu par l'homme moderne a-religieux (Mircea Eliade), mais la mort et la résurrection restent dans l'inconscient, au moins, et cela alimente des jeux dés/réenchanteurs. Parce qu'il ne faut pas oublier que si l'« opium du peuple » peut s'avérer être un canif, les nouveaux opiums de substitution peuvent être des armes nucléaires (H. Arendt, *La crise de la culture*). Dit de manière plus positive : le religieux (la révolution symbolique) est à la racine même de la civilisation comme le montre J. Cauvin (*Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*) puisque la naissance des divinités a précédé la naissance de l'agriculture au néolithique. Bref, si l'Humain est Raison-*dike*, l'Humain est aussi folie-*ubris* : il y a plus de désordre dans l'humanité que dans la nature, *homo sapiens* est *homo sapiens-demens* (E. Morin, *La paradigme perdu : la nature humaine*). De toute façon, même une bactérie monocellulaire « rêve » (F. Jacob).

## La religion et l'institution de l'hétéronomie

On ne saurait donc exagérer le rôle du religieux dans le processus de civilisation. Mais englobons et parlons plutôt de symbolique. La société s'institue par une imagination radicale qui, dans le même mouvement, institue son hétéronomie (C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*) : la société pose que ce sont les Dieux, les esprits, les ancêtres, éventuellement, qui ont créé la société. La religion représente l'archétype de cette auto-aliénation de la société, mais n'en a pas le monopole, loin s'en faut. Nietzsche, dans sa loi contre le christianisme (*L'Antéchrist*), explique que plus on est prêt de la vérité, moins on est pardonnable : le philosophe est donc le « criminel des criminels », devant le protestant libéral, le protestant de stricte observance et enfin le catholique, trop loin de la science pour être condamnable. D'accord pour l'indulgence, mais sans que cela masque que la religion (et cela d'autant plus qu'elle est centralisée) reste un obstacle (plus le seul, ni même, peut-être, le principal) à l'élucidation de l'auto-institution de la société et donc de la reprise en main par celle-ci de son destin en portant un projet innovant.

Au lieu de cela, on nous rebat les oreilles avec le « devoir de mémoire » et le besoin de « racines ». L'idée de mentionner les racines chrétiennes de l'Europe dans la Constitution était de ce point de vue très significative. Inacceptable intrusion du politique dans la constitution de l'histoire, le problème ne se limitait pas à cela. C'était oublier le rôle du judaïsme qui a largement cimenté le sentiment européen (diaspora), notamment. C'était oublier le rôle de l'islam, également (redécouverte d'Aristote, Al Andalus, Balkans). C'était oublier que la pensée rationaliste européenne se forme dès le XVIIe en opposition au christianisme. C'était adresser un message de bienvenue aux populations immigrées assez étonnant. C'était oublier la leçon de Paul Valéry (*La crise de l'esprit*) : « Tout est venu à l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout. » De toutes les civilisations, l'Europe est celle qui a eu cette propriété : le plus intense pouvoir émissif uni au plus intense pouvoir absorbant. Mais c'était reprendre la leçon d'O. Spengler (*Le déclin de l'Occident*) et de la « révolution conservatrice » : le dépérissement civilisationnel arrive avec la décadence et l'éclectisme artistique, le vide et le scepticisme, le cosmopolitisme des grandes villes.

Ainsi, vidée de son caractère englobant, visée dans les mensonges de sa légende dorée (depuis Bauer en 1934, pour prendre l'exemple du catholicisme, on sait que la version officielle est dénuée de toute réalité historique et que les catholiques n'étaient qu'une secte minoritaire qui a fini par s'imposer), dépossédée de son pouvoir explicatif, la religion se fige sur l'identité et le conservatisme, encore et encore. Que cela soit habillé de discours humanistes ne change rien à l'affaire : c'était le cas dès Saint Augustin qui s'est efforcé de résoudre le problème du libre-arbitre, et de la différenciation cité de Dieu vs. cité terrestre ; c'est le cas aujourd'hui puisque la laïcité n'est plus rejetée, par exemple. Chacun peut y trouver des messages de respect et de tolérance : peu importe ! ce qui est en question c'est l'auto-aliénation de la société qu'un athéisme radical doit vouloir éliminer (crépuscule de *toutes les idoles*, cf. Nietzsche, encore une fois).

## Du trou noir au symbolisme nouveau

Edgar Morin (*La tête bien faite*) parle d'un « trou noir de la laïcité » : l'ennemi catholique s'étant plié (ayant été plié, pour être plus exact) à la laïcité, celle-ci n'a plus d'adversaire et se referme sur elle-même, au risque de sombrer dans l'intégrisme républicain (J. Baubérot, *L'intégrisme républicain contre la laïcité*). Il faut donc avoir un ennemi, mais restons nietzschéens sans devenir schmittiens (C. Schmitt contre la démocratie, contre l'Autre ; auquel on opposera avantageusement la catallaxie de F. Hayek : la science des

échanges faisant de l'ennemi un ami). L'ennemi, c'est donc l'auto-aliénation, et rien n'empêche, dans ce combat, de faire des croyants des amis. Le seul moyen de progresser sur ce terrain, c'est de substituer un imaginaire nouveau aux anciens qu'il faut attaquer vigoureusement. On est loin, dès lors de l'appel classique à la tolérance. Déjà ce mot de « tolérance » est insupportable (c'est le cas de le dire) : il signifie que l'on a la grandeur d'âme pour supporter l'autre malgré ses défauts voire infériorités. Il fonctionne, aussi, comme un couvercle que l'on pose sur la marmite en ébullition pour ne pas se confronter (pacifiquement, par le dialogue et la connaissance) au risque de voir la marmite exploser. Je ne ressens aucun devoir de tolérance envers quelque religion que ce soit ou quelque construction intellectuelle que ce soit. En revanche, être guidé par une éthique de la compréhension (E. Morin, *La méthode*, T6, *Ethique*) qui permette de ne pas réduire une personne à ses pensées ou ses actes et de chercher à comprendre ses positions, à traverser les frontières, à établir un pont entre les rives du Même et de l'Autre (J.-P. Vernant, *La traversée des frontières*) : plutôt deux fois qu'une. On peut être révolutionnaire (ne tolérer en rien la pensée héritée) et respecter les individus et leurs croyances.

Donc, puisque l'Homme est mort avec Dieu, c'est le moment d'en prendre acte, de tourner la page, et de se ressaisir de la question symbolique, alors que l'industrialisation triomphante et la globalisation ont détruit le symbole (standardisation, homogénéisation). Faute de quoi l'agonie capitaliste pourrait se faire dans l'hyper-violence de conflits civilisationnels. *Le sacrifice*, d'Andeï Tarkovski (et toute la filmographie d'Ingmar Bergman, finalement) ; *Zabriskie Point* de Michelangelo Antonioni ne l'illustrent-ils pas ?